



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 58 (1959), p. 49-72

Werner Vycichl

Nouveaux aspects de la langue égyptienne.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ?????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

NOUVEAUX ASPECTS DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE⁽¹⁾

PAR

WERNER VYCICHL

INTRODUCTION

Les études que je me suis proposé de présenter ici s'écartent volontairement des méthodes traditionnelles de la philologie égyptienne, lesquelles reposent, en principe, sur les travaux de K. Sethe, notamment sa thèse *De Aleph prosthetico in lingua aegyptiaca verbi formis praeposito* (1892) et les trois volumes de son *Verbum* (1899-1902), dont nul ne conteste le mérite. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que nos connaissances se sont considérablement étendues au cours des six décades qui se sont écoulées depuis la conception de ces travaux. Je me bornerai à citer les nouvelles inscriptions et les nouveaux papyrus que l'on a découverts ainsi que deux nouveaux dialectes coptes, l'analyse des transcriptions cunéiformes et de l'orthographe syllabique, l'étude de la prononciation traditionnelle du copte, la comparaison linguistique de l'égyptien avec les langues sémitiques et chamitiques, etc. : dans tous ces domaines, des matériaux inédits sont venus enrichir notre science. On conçoit donc parfaitement que les deux ouvrages précités ne soient plus tout à fait à jour. Voici, à titre d'exemple, cinq cas où il apparaît clairement que le système établi par Sethe doit être révisé à fond :

a) Sethe reconstruit, à partir du copte, toutes les formes nominales et verbales de l'égyptien avec deux voyelles pleines : *a* et *i*. De plus, il connaît

⁽¹⁾ Communication faite au XXIV^e Congrès des Orientalistes à Munich, le 3 septembre 1957 : *Rezente Forschungen in ägyptischer*


Sprachwissenschaft (Vokalisation, Funktion, Syntax).



une troisième voyelle correspondant à l'*e* muet du français (*ě*). Il manque, dans son système, la voyelle *u* (français *ou*), que l'on devrait s'attendre à rencontrer en égyptien, à l'instar du berbère (à l'Ouest de la vallée du Nil) ou du sémitique (à l'Est). En supposant une répartition égale des trois voyelles pleines, on arrive à la conclusion, qu'environ le tiers des reconstructions de Sethe sont fausses ⁽¹⁾.

b) Sethe assigne à l'accent « dynamique » une place déterminée. L'adjonction du même suffixe produit, selon lui, toujours le même résultat. Néanmoins, cette règle n'a rien d'absolu. La terminaison *-y* de l'adjectif nisé a disparu en copte (Ϯ̄M̄N̄T « occidental » *ymn.t-y*), tandis que celle du duel, également *-y*, survit (C̄N̄TϮ « deux » *sn.t-y*). Un mot *h̄s.t-y-w* se prononce en copte :

- ϮϮϮϮ (A.), ϮϮϮ (F.) « cœurs » (pl.);
- ϮT̄H̄Y (A.), ϮT̄H̄OY (F.) « leur cœur » (sg.).

Ces exemples prouvent que les terminaisons n'étaient nullement identiques : la « masse » de la désinence du duel était sans doute plus grande que celle de l'adjectif nisé et tel était le cas pour la terminaison de la 3^e personne du pluriel (suffixe possessif) — qui déplaçait l'accent du mot — ce qui n'était pas le cas au pluriel.

c) Sethe transcrit l'hiéroglyphe du « roseau fleuri » , selon le copte, tantôt par *i*, tantôt par *y*. Ce procédé me semble arbitraire car, bien souvent, les dialectes coptes ne sont pas d'accord sur la conversation ou l'amuissement de cette consonne :

 « lune » : OOZ (S.), IOZ (B.),
 « larme » : P̄M̄EIH (S.), EP̄MH (B.);

D'après le saïdique, il faudrait transcrire *i'h̄* et *rm̄y-y.t*; d'après le bohain-

⁽¹⁾ C'est seulement dans un travail postérieur que Sethe examine quelques transcriptions cunéiformes contenant une voyelle *u*

(ou) : *Die Vokalisation des Ägyptischen*, in *ZDMG* 77 (1923), 145-207.

rique, au contraire, *y^h* et *rmi-y.t*. A mon avis, seules les formes *y^h* et *rmy-y.t* sont anciennes.

d) Sethe a reconnu l'influence qu'exerce la consonne 'ain sur la qualité d'une voyelle brève qui la précède. Pourquoi cette influence ne joue-t-elle pas dans le cas de 002 (S.); 102 (B.) qui reposent sur une forme **ya^hħew*? On devrait s'attendre, dans ce cas à **λλ2* (S.), **1λ2* (B.) comme on a *λλλλ* (S.), *λλλλ* (B.) « nourrir » issus de **saⁿěħ*.

e) Sethe interprète la forme de *κιιμε* « Égypte » comme *Kēmēt* « (la terre) noire », provenant de *k-m-n* « être noir » = *κμομ* (S.). On se demande où est passé le deuxième *m*, qui apparaît pourtant dans *κμιιμε* (S.) « noirceur ». Également *ογηρ* « grand » est issu d'une racine *w-r-r* et *ζημ* (S.) « est chaud » provient d'un verbe *ħ-m-m*, en arabe *ħumm*.

Ces problèmes montrent qu'il y a encore bien des cas à éclaircir dans la phonétique et la grammaire égyptiennes. Un certain nombre, en tout une vingtaine, seront traités ci-après.

§ 1. — LES VOWELLES LONGUES. — PREMIÈRE SÉRIE

Les voyelles *ω, ι, η* du copte étaient bien longues (*ō, ī, ē*). Toutefois, il est intéressant de constater qu'elles correspondent, en sémitique, non à des voyelles longues, mais à des brèves, à savoir *ā, ĩ, ũ* (français *ou*). Ces correspondances ressortent du tableau suivant :

	ÉGYP TIEN	CO PTE (S.)	STRUCTURE	SÉMITIQUE
a)	<i>k-i-m</i>	κωμ	* <i>kāzēm</i>	<i>karm</i> (ar.) « vigne »
	<i>r-m-s</i>	ρῶψ	* <i>rāmēs</i>	<i>rama</i> (ar.) « navire »
	<i>m-w-t</i>	μωϣϣϣ	* <i>māwēt</i>	<i>mawt</i> (ar.) « mort »
	<i>q-d-f</i>	κωτϥ	* <i>qādēf</i>	<i>qatf</i> (ar.) « cueillir »
b)	<i>z-f-t</i>	κ1ϥε	* <i>zīfēt</i>	<i>zift</i> (ar.) « poix »
c)	<i>é-n-w</i>	τηνωϣ	* <i>čūnew</i>	<i>kunū</i> (akk.) « vous »

4.

La structure du mot désignant la « vigne » se déduit des formes coptes : sg. ⲄⲠⲙ *kāšēm*, pl. ⲄⲠⲠⲙ (c'est-à-dire **kašm*, plus désinence du pluriel). La vocalisation de *r-m-s* nous est conservé dans un conte grec connu sous le nom de « Songe de Nectanebô » (Wilken, *Urkunden der Ptolemäerzeit* I, 1927, p. 369). Une graphie *z-f-t* n'est pas attesté en égyptien, du moins à ma connaissance. Il est néanmoins probable qu'une telle forme ait existé dans cette langue, car nous pouvons la reconstruire d'après le copte; le kabyle, en Algérie, connaît la forme *tizēft* issue de *ta-zift* « poix »⁽¹⁾. Le fait que Η corresponde, dans ΤΗΝΟΥ, à une voyelle *u* (français *ou*) paraît surprenant. Il semble pourtant qu'il s'agisse d'un développement normal. Le nom de nombre ΜΗΤ « dix » a bien été transcrit en cunéiforme par *mu-tu*. Les nombreux cas dans lesquels Ο alterne avec Η (ΛΒΟΤ « mois », pl. ΛΒΗΤ, ΤῚΗΗ « animal », pl. ΤῚΝΟΟΥΕ) laissent penser à une opposition *o* : *ö* (français *eu*, suédois *ø*, allemand *ö*). La prononciation traditionnelle du copte⁽²⁾ (Nagāda, Zeinīya, Aḥmīm, etc.) a conservé les formes ΜΗΤ *mād* « dix », ΘΗΝΟΥ *tānu* « vous », ΤῚΒΗΗ *ḍabnā* « animal » contre ΝΗΒ *nīb* « seigneur », ΡΗΣ *rīs* « Sud », ΑΜΗ *amī* « viens! » (f.). Il ressort de cette tradition qu'il y avait deux sons en copte qui se cachaient en Η, à savoir le son de l'*eu* français (aujourd'hui *ä*, comme en anglais : *man*) et *ē* (français *é*).

Les reconstructions du type *kāšēm* n'appartiennent pas à l'ancienne langue. Pour cette période-là, il faut compter avec des formes se rapprochant davantage du sémitique (*kašm*, *ramas*, *mawt*, *qadf*, *zift*). Ces formes se terminaient probablement par une voyelle⁽³⁾.

L'insertion d'une voyelle auxiliaire devrait probablement faciliter la prononciation des deux consonnes finales après la chute de la voyelle. L'allongement de la voyelle principale s'est vraisemblablement produit à la pause, en fin de la phrase (hébreu : *šārāš* « terre », forme « pausale » *šārāš*). En égyptien, les formes « pausales » se sont généralisées et ont éliminé les autres.

(1) Vycichl, *Der Umlaut in den Berbersprachen Nordafrikas*, in *WZKM* LII (1955), 304-325, p. 321, n. 20.

(2) William H. Worrel and W. Vycichl,

Popular Traditions of the Coptic Language, University of Michigan Studies, Humanistic Series, XLVI (1942), 297-354.

(3) Voir § 7.

§ 2. — LES VOYELLES LONGUES. — DEUXIÈME SÉRIE

Si ω, ι, η étaient primitivement brèves, quelles étaient alors les voyelles longues de l'égyptien? Le tableau suivant les indique :

ÉGYP TIEN	CO PTE	STRUCTURE	SÉMITIQUE
a) <i>g-r-w</i>	ΚΟΥΡ (B.)	* <i>gārrēw</i>	[néant] « muet »
b) <i>h.t-y-f</i>	ΞΤΗϞ (S.)	*[h.t.] <i>t-iyěf</i>	-īy- « cœur »
c) <i>h-y-m.t</i>	[C]ΣΙΜΕ (S.)	* <i>hayūm.a.t.</i>	[néant] « femme »

Le féminin de ΚΟΥΡ est ΚΑΥΡΙ, ce qui rappelle les noms de l'ogdoade d'Hermoupolis transcrits dans le papyrus magique de Londres et de Leide : 'Αμοῦν et 'Αμαῦνι, Χοῦχ et Χαῦχι. Dans le cas de ΞΤΗϞ, il s'agit de la terminaison des adjectifs nisbés. La forme [C]ΣΙΜΕ s'explique par **hěyümě.t*, pl. **hěyōm[w]ět* (ΣΙΟΜΕ). L'opposition ι : ο dénonce un ancien *ū* (français *ou*).

Les voyelles longues de la deuxième série peuvent alterner avec les diphtongues correspondantes, notamment devant les désinences du féminin et du pluriel :

ΟΥ : ΛΥ — ΚΟΥΡ (B.) « muet », f. ΚΑΥΡΙ, ΧΑΜΟΥΛ (B.) « chameau », f. ΧΑΜΑΥΛΙ;

Η : ΛΙ — ἨΤΗΡ (S.) « dieux » à côté de ἨΤΑΙΡ (S.), CON « frère » forme un pluriel CΗΗΥ et ΕΙΟΜ « mer » (S.) forme ΛΜΛΙΟΥ(-ΗΥ : ΛΙΟΥ);

Ι : ΟΙ — le mois [𓆎] « choiak » (cunéiforme *ku-ih-ku*, nom d'un vase) s'appelle ΚΙΑΣΚ (S.) et ΧΟΙΑΚ (B.).

La diphtongue ΛΥ se trouve dans certains pluriels, par ex. ἸΚΛΑΣ « peine, souci », pl. ἸΚΛΑΣ (forme **maqāh*, ensuite **měqāh*, pl. **maqāh-ū*), aussi ΓΑΛΟΣ « pied », pl. ΓΑΛΛΑΣ, à mon avis une expression d'argot (**kallāk*, ensuite **kallāk*, pl. **kallāk-ū*), comp. *maššāye* « marcheuse » (f. à cause

de *riġl*. f.) dans l'argot des Mesālīb, entendu en 1935 à Louxor. La terminaison λΙΟΥ de ΠῚΤΛΙΟΥ (S.) «90» et de COBT (B.), pl. CEBOΛΙΟΥ «murs» correspond à un ancien groupe *-i-ū* (français *-i-ou*).

OBSERVATION. — Comme on voit, les deux voyelles η et ι ont eu une double valeur, *ē* et *ī* ou *ō* et *ū*. La prononciation traditionnelle du copte nous renseigne en général sur la valeur de η. ΗΗΒ «seigneur» se prononce *nīb*, et ΛΜΗ «viens» (f.) est *amī*; mais ΟΥΩΗ «nuit» est *ušä*. Toutefois, cette source n'est pas dans tous les cas sûre, car on prononce ΦΡΗ *ébrä* «le soleil» bien que ce mot ait comporté un *ī* (cunéiforme *Rīa*); dans certains cas on a voulu différencier des mots semblables (ΩΗΡΙ : *širi*; ΩΕΡΙ : *šāri*). Les groupes ΗΙ et ΗΟΥ sont toujours prononcés *ay* et *äw*. De plus, la tradition hésite dans certains cas.


§ 3. — LA VOCALISATION DE Km.t «ÉGYPTE»

L'expression *Km.t* désigne primitivement la terre «noire» des alluvions du Nil par opposition à *t' dšr* le «pays rouge» ou le désert. Le terme *Km.t* laisse supposer, en raison de son genre grammatical (f.), l'existence d'un nom de la terre qui aurait été féminin aussi, comme l'arabe *'arḍ* et le berbère *tamurt*. L'opposition entre la terre «noire», le long du fleuve, et la terre «rouge» du désert est bien établie par le parallèle que nous fournit le *somali*, lequel connaît également ces désignations.

Toutefois, la dérivation de *Km.t*, copte ΚΗΜΕ (S.), ΧΗΜΙ (B.), pose un problème de phonétique, car les mots égyptiens et coptes ne montrent qu'un seul *m*, alors que l'égyptien en possédait certainement deux. Le verbe apparenté est *k-m-m*, en copte ΚΜΟΜ (S.), ΧΜΟΜ (B.). La vocalisation traditionnelle **Kēmēt* ne montre qu'un seul *m*.

Il semble qu'à une certaine date les gémérations de l'égyptien étaient compensées par l'allongement de la voyelle précédente. C'est ainsi que nous arrivons de **Kumma.t* ou **Kömma.t* à **Kōme*, car telle était la prononciation selon la forme copte ΧΗΜΙ *Kāmi*, *Kāmi*. Voici encore quelques cas analogues : ΚΗΜ (S.), (pseudoparticipe) «noir» provient de **kōmmēy*, **kōmēy*; l'adjectif ΧΗΜ dans ΑΡΧΗΜΙC «Horus le Noir» était **kōmmo*, **kōm*, comme

ΟΥΗΡ «grand», copte ΟΥΗΡ, est *wōrr, wōrr. Le féminin ΟΥΗΡΕ (dans ΕΣΟΥΗΡΕ «Isis la Grande») remonte à *wōrra.t, wōre et ΡΙΝῘ «son nom» s'explique par *rinněf, *riněf. Aussi ΚΟΥΡ «muet», f. ΚΑΥΡΙ (B.) provient de *gārrō, f. *gārra.t «qui se tait»; dans ce cas la quantité de la voyelle accentuée a été maintenue.

§ 4. — LES NOMS DU TYPE |  | yrp

Le mot ΗΡΠ (S.) «vin» a pu être prononcé de deux façons : *örēp* (provenant d'un ancien *yurēp) ou *ērēp* (provenant d'un ancien *yīrēp). Dans ce cas, il n'y a aucun doute quant à la prononciation, car les arguments dont nous disposons parlent tous trois en faveur de la première lecture (**örēp*) :


a) Ce mot figure en vieux nubien ⁽¹⁾ comme emprunt sous la forme d'orp (ΟΡΠ);

b) La prononciation traditionnelle du copte est *ārb*, *ārb* (Zeinīya), *yurp* (Ba'arāt), *orb* (Balad es-Şiyāg, à l'Est de Louxor);

c) Vu les étroites relations qui existent entre l'égyptien et le sémitique, on serait tenté de rattacher la forme nominale en cause à un type sémitique. Nous avons dans cette famille de langues des formes comme *qutl*, *qutal*, *qutul*, comportant toutes un *u* bref en première syllabe, mais il ne s'y rencontre aucune formation en *i* long (**qital* ou sim.).

La prononciation était donc bien **yörēp*, plus tard *örēp*. Aussi les autres formes nominales même type doivent être prononcées de la même façon : ΖΗΚΕ «pauvre» (*hqr*), ΜΡΗΩ «rouge-orange» *lōn damm il-gazāl (mrš)*, ΠΗΡΑ «caille» (*pr*), ΟΥΗΗΒ «prêtre» (*w'b*), etc.

§ 5. — EXPLICATION DE LA FORME ΟΟΖ «LUNE»

Les formes ΟΟΖ (S.), ΙΟΖ (B.), provenant de |  | y'h «lune» peuvent être reconstituées ainsi : **ya'hew* ou **ya'ho*. D'après une loi phonétique bien connue, on s'attendrait à ce qu'elles fussent devenues en copte ΛΛΖ (S.),

⁽¹⁾ Vycichl, vieux-nubien *orpé*, égyptien *ērēp* (vin) : *Étude sur la forme nominale nēfēr*, in *KUSH* IV (1956), 41-44.

122 (B.), sous l'influence de la consonne — , qui tend à communiquer son timbre à la voyelle brève précédente.

Pour expliquer les formes 002 (S.), 102 (B.), je suppose d'abord une assimilation (**yaḥḥo*) et, ensuite, le développement d'un *aleph* compensant la gémiation. Le développement *yaḥḥo*, *yaḥḥo*, *yaḥḥo* serait parallèle à celui de *yatro*, *yarro* ⁽¹⁾, *yasro* «fleuve», en copte 0100P (S.), dont l'*aleph* est effectivement attesté par l'hébreu יֹר (yōr, issu d'une forme *yār, *yasr comme rōš «tête» provenant de *rāš, *rasš). Cette façon d'interpréter le développement phonétique explique d'abord les formes telles que 002 (S.), 102 (B.), où l'influence de — ne joue plus et permet de grouper toute une série de cas pour l'élucidation desquels on serait obligé autrement d'imaginer plusieurs lois phonétiques.

Il s'agit des cas suivants :

- a) Le groupe ḥ : *yaḥḥo* «lune» : *yaḥḥo*, *yaḥḥo* ⁽²⁾, en copte 002 (S.);
- b) Le groupe ḥ' : *waḥ'a.t* «scorpion» : *waḥḥa*, *waḥḥa*, en copte 0Y002E (S.);
- c) Le groupe tr : *metra.t* «midi» : *merra*, *mesra*, en copte M0EPE (S.);
- d) Le groupe ḥy : *mězuḥyu* «crocodiles» : *mesuḥḥu*, *mesuḥḥu*, en copte M0002 (S.);
- e) Le groupe sḡ : *mesḡer* «oreille» : *meḡḡey*, *meḡḡey*, en copte M000E (S.);
- f) Le groupe pr : *ḥupru* «formes» : **ḥurru*, **ḥuru*, cunéiforme *Nip-ḥuru-Rīa* ⁽³⁾, etc.

§ 6. — UN NOMEN AGENTIS ÉGYPTIEN ⁽⁴⁾

L'égyptien possédait un nom d'agent à l'instar du sémitique (arabe : *naggār* «charpentier», *ṭabbāḥ* «cuisinier», *ḥayyāt* «tailleur») ou du berbère

⁽¹⁾ Une forme néo-égyptienne *yru* est bien attestée et je ne vois pas quels sont les arguments qui parlent contre une lecture **yarro*.

⁽²⁾ Les terminaisons *-o*, *-ḥ.t*, *-ḥy* sont censées reproduire la prononciation approximative de *-w*, *-t*, *-y*.

⁽³⁾ H. Ranke, *Keilschriftliches Material zur ägyptischen Vokalisation*, Abh. der Kgl. Preuss. Akademie der Wiss. 1910, Phil.-hist. Klasse, 96 p.

⁽⁴⁾ Vycichl, *Ein nomen actoris im Ägyptischen. Der Ursprung der sogenannten emphatischen*.

(touareg : *alëmmaz* « glouton », « qui avale », nefousi : *agëmmay* « teinturier »). L'a initial des formes berbères est l'ancien article (Vycichl, *L'article défini du berbère*, in *Mémorial Basset*, 1956, 140-146).

En copte, ces formes sont fort rares. Nous y avons $\Sigma\Lambda\text{KO}$ (S.) « sorcier », comp. ⲪⲰⲗⲏ *hkz* « magie, sorcellerie », ΣIK (S.), issu d'un ancien **hakkā*, puis **hakkāz*. Le bohairique a une vocalisation légèrement différente : $\Lambda\text{X}\Omega$, provenant de **hakkāso* (**hkzsw*).

Apophis, Ⲡⲓⲛⲓⲥ *pp[w]*, le dragon ailé des textes magiques, survit dans la Bible comme $\Lambda\Phi\Omega\Phi$ « géant » (*appāpo*, de *ʿ-p-y* « voler, to fly »).

$\Sigma\Lambda\text{NOY}\Theta$, l'injure bien connue du roman de Cambyse, s'explique aisément comme **sannādo* (type bohairique) « poltron, qui a peur », de Ⲡⲓⲛⲓⲥ *snd*. $\Sigma\text{N}\Lambda\text{T}$ (ancien *snġ*) « avoir peur, craindre »; comp. arabe *ḥawwāf*.

A côté de la forme *qattāl*, l'égyptien en connaissait une autre du type *qittil* ou sim. : $\Sigma\text{EPH}\Theta$ (S.) « trappeur », pl. $\Sigma\text{EP}\Lambda\Theta\Theta$.

§ 7. — UNE TERMINAISON NOMINALE

Il y a des indices qui parlent en faveur de l'existence d'une ancienne terminaison nominale *-u* (français *ou*). Évidemment elle n'apparaît pas dans l'écriture hiéroglyphique qui ne reproduit que les consonnes, mais certaines formes coptes y font penser.

a) A côté de la forme $\text{P}\Lambda\text{T}\text{P}$ « son pied », pour l'ancien Ⲡⲓⲛⲓⲥ *rd-f*, on a, en dialecte akhmimique, une forme $\text{P}\Theta\text{E}\text{T}\text{P}$ dont la voyelle « brisée » suggère la disparition d'une troisième consonne radicale. Cette consonne, désignée provisoirement par *X*, est d'ailleurs exigée pour expliquer la forme sahidique (**radXef*, provenant d'une forme plus ancienne **ridXēf*). Je pense que cette consonne était *y* (**ridyēf*), ce qui concorde avec l'étymologie proposée par W. F. Albright (*AJSL* 34, 90, 235) : arabe *r-d-y* « fouler le sol » (dit du cheval), « sautiller » (corbeau), « partir » (d'un homme), pl. *marādiy* « pieds » (chameau, éléphant), etc. Or, **ridyēf* laisse supposer l'existence d'une voyelle entre le nom *ridy* et la terminaison *-f*.

tischen Konjugation, in *Museon* LXV (1952), MIO V (1957), 14-15 (*Pi'elformen im Ägyptischen und im Koptischen*).
1-4. Aussi *OLZ* XLVIII (1953), 293-294 et

Si la qualité de cette désinence vocalique reste encore obscure, elle peut être déterminée pour les adjectifs nisbés où l'oscillation entre les graphies en *-y* et en *-w* laisse penser à une suite vocalique *i-u* (français *i-ou*) interprétée par les scribes soit comme *iyu* (français *iyou*) ou comme *iwu* (français *iwou*).

b) La graphie néo-égyptienne cache deux formes différentes à savoir :
 α) *h₃.t-y-w* «cœurs» $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{E}$ (A.), $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{I}$ (F.), provenant d'une structure *h₃etyu* et
 β) *h₃.t-y-w* «leur cœur» $\mathfrak{Z}\mathfrak{T}\mathfrak{H}\mathfrak{Y}$ (A.), $\mathfrak{Z}\mathfrak{T}\mathfrak{H}\mathfrak{O}\mathfrak{Y}$ (F.) correspondant à *h₃.tēwu*.
 D'après Sethe, les deux formes devraient être vocalisées en copte de la même façon. Le déplacement de l'accent tonique dans $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{E}$: $\mathfrak{Z}\mathfrak{T}\mathfrak{H}\mathfrak{Y}$ s'explique par la terminaison nominale :

- $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{E}$ (A.) comprend (1) le mot *h₃.t*, (2) *-īy* comme terminaison des adjectifs nisbés, (3) *-ū* comme signe du pluriel;
- $\mathfrak{Z}\mathfrak{T}\mathfrak{H}\mathfrak{Y}$ (A.) comprend (1) et (2) comme indiqués ci-dessus, (3) la terminaison nominale probablement *ū* et (4) *-ū* comme signe du pluriel.

Dans le cas de $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{E}$, la fin du mot était **-īt-īy-ū*, réduit ensuite à **-ītyu* tandis que dans le cas de $\mathfrak{Z}\mathfrak{T}\mathfrak{H}\mathfrak{Y}$, l'accent devait se déplacer : **-it-īy-ū-ū*, ce qui donnait **-tīwu* (issu de **-it-īy-ū-u*).

c) Cette désinence *-u* serait donc un suffixe nominal et non casuel comme l'est *-u* en arabe (nominatif : *malik-u-n*, locatif : *min qabl-u*). C'est très probablement ce même *-u* qui figure à la fin de certains noms masculins sous la forme de *-w* : *ytrw* «fleuve» mis pour **yatra-u* (*yatra-w*) et qu'on doit supposer pour les adjectifs du type *nfr* «bon», *wbh* «blanc»; ceux-ci rappellent par leur forme ($\mathfrak{N}\mathfrak{O}\mathfrak{Y}\mathfrak{C}\mathfrak{E}$, $\mathfrak{O}\mathfrak{Y}\mathfrak{W}\mathfrak{B}\mathfrak{W}$) les participes arabes (*‘āqil* «intelligent», *sāhin* «chaud», *kāmil* «complet»). La voyelle \mathfrak{W} de ces formes ($\mathfrak{O}\mathfrak{Y}\mathfrak{W}\mathfrak{B}\mathfrak{W}$, $\mathfrak{B}\mathfrak{W}\mathfrak{O}\mathfrak{N}$, $\mathfrak{*}\mathfrak{T}\mathfrak{W}\mathfrak{C}\mathfrak{E}$ «rouge» dans $\mathfrak{E}\mathfrak{p}\mathfrak{T}\mathfrak{W}\mathfrak{S}\mathfrak{I}$ «Horus le Rouge, Mars») doit remonter à *a* bref, ce qui suggère un développement *wābih-u*, *wābhu*. et ensuite, après la chute de la voyelle finale, *wābēh*, *wābēh*.

§ 8. — LA FORMATION DU FÉMININ

La désinence du féminin s'écrit en égyptien \blacktriangle . *t*; il est probable qu'elle était prononcée *-a.t*, comme c'est le cas dans les langues sémitiques où nous

avons des formes telles que *šarr-a.t-um* «reine» (accadien) ou *malik-a.t* (arabe).

Le copte nous prouve que cette voyelle était effectivement *a* : a) *sn.t-y* «deux» f. ⲥⲏⲧⲉ (S.), ⲥⲛⲟϥⲧ (B.), montre deux vocalisations qui se retrouvent en arabe (*tintēn*, *itnatēn*). La forme du bohairique remonte à **sin[y]a.t-āy* (arabe *tny* «deux») et b) Le mot copte désignant l'utérus est ⲘⲈⲐⲒⲱⲧ (B.), probablement **misy-á.t-ī.t*, dérivé d'une forme **misy-a.t*.

Un troisième cas présente des difficultés. Il s'agit du duel *sp.t-y* «lèvres», ou plutôt d'une forme masculine *spt-īy* : ⲥⲛⲟⲧⲟϥ (S.), ⲥⲫⲟⲧⲟϥ (B.), où *t* a été considéré comme faisant partie de la racine (*sēpāt-wāy*).

Après *i*, la voyelle *a* tombe. C'est ainsi que les adjectifs nisés se terminent, au féminin, non en *-y.t* (**iy-a.t*), mais en *-.t* (*-ī.t*). Tel est le cas de ⲠⲚⲟⲥⲧⲉ *rs.t* «méridionale» (**rīsī.t*) et de ⲧⲏⲙⲛⲧⲉ *ymn.t-t* «au-delà, enfer», littéralement «(le pays) occidental», copte ⲗⲘⲈⲛⲧⲉⲧ (**eymēntīt*).

Il semble que l'égyptien possède, en dehors de cette formation extérieure, aussi un féminin à alternance vocalique :

ⲛⲟϥⲧⲉ «dieu», ⲏⲧⲱⲣⲉ «déesse»⁽¹⁾, ⲏⲧⲗⲏⲣ «dieux»;
 ⲃⲜⲔ «serviteur», ⲃⲜⲔⲉ «servantes»⁽¹⁾, ⲈⲃⲓⲗⲏⲔ «serviteurs».

Les formes du féminin singulier et du pluriel masculin montrent une alternance vocalique dans la deuxième syllabe (ⲱ : ⲏ). Nous ignorons la voyelle correspondante du masculin singulier, qui a été réduite à *ě* ou à zéro en position non accentuée. Il ne semble pas qu'on doive envisager une troisième vocalisation (par ex. *natur*) car nous ne possédons aucun indice qui nous y autorise. Le problème qui se pose est donc le suivant :

a) Y avait-il une opposition entre les formes du singulier et celles du pluriel (*natar* ⁽²⁾, f. *natārat*, pl. *natīru*), ou

⁽¹⁾ Vycichl, *Trois notes de linguistique amharique*, in *Annales d'Éthiopie* II (1956).

⁽²⁾ Afin de ne pas compliquer la démonstration, la transcription ne tient pas compte ici de tous les changements phonétiques intervenus au cours de l'histoire. Pour le dévelop-

pement *k:é:ě* et *k:c:t*, voir J. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien*, Louvain 1945, p. 22-24. — De même les terminaisons nominales *-ěw* ou *-o*, etc., ont été volontairement simplifiées pour ne pas encombrer l'exposé.

b) Y avait-il une opposition entre le masculin et le féminin (*natir*, pl. *natir-u*, f. *natārat*) ?

Il est exact que la forme *qatīl* sert en arabe de pluriel brisé ('*abīd* « esclaves, nègres », *baqīr* « bœufs », *ḥamīr* « ânes »), mais il semble hasardeux de supposer l'existence d'un pluriel mixte pour l'égyptien où l'on ne trouve même pas de trace d'un pluriel brisé. Par contre, l'opposition vocalique des formes masculines et féminines (*natir* : *natārat*, *baṣīk* : *baṣākat*) a un pendant en sémitique (guezéz : *ḥaddīs* « nouveau », f. *ḥaddās*, *nakīr* « merveilleux, inconnu »⁽¹⁾, f. *nakār*, aussi *yamān* « main droite » correspond, comme féminin, à l'arabe *yamīn*). La seule différence qui existe entre les formes de l'égyptien et du guézéz est l'adjonction de la désinence *-a.t* en égyptien, visiblement due à la tendance généralisatrice de cette langue.

NOTA 1. — **ⲚⲠⲔⲔ** s'explique par **baṣākat*, **ba-ākat*, **bākat*, **ⲔⲚⲓⲁⲓⲕ** par **baṣīkū*, **bayīkū*, **bēyīku* **byēk(u)*, *ēbyaik*. Le mot désignant « dieu » devait se prononcer primitivement *nāčīr*, f. *načārat*, pl. *načīrū*. Une forme aberrante se trouve dans le nom du roi *Binothris* (II^e dynastie). Je ne saurais pas dire si **ⲚⲎⲚⲎⲔⲔ** (S.) « monastère » remonte à *ḥw.t ntr* « maison de dieu », car, dans ce cas, on s'attendrait à une forme telle que **hat-nūte*.

NOTA 2. — Les féminins à alternance vocalique se sont conservés dans certaines langues sémitiques d'Abyssinie. Leslau cite pour le tigré : *rāqiq* « délicate », f. *rāqqaq*, *qāṭin* « thin », f. *qāṭtan*, *ṣällim* « dark », f. *ṣällam*, *ḥamālmil* « brown », f. *ḥamālmal*, aussi *rāyam*, f. « long », f. *qāyah* « red » et *'ēlli* « this » m. et *'ēlla* f., *'ayi* m. « which ? » et *'aya* f. (*Grammatical Sketches in Tigré*, in *JAOS*, 1945, p. 182).

Les pluriels dits « brisés » du copte s'expliquent par le déplacement de l'accent : **ⲐⲚ** « frère », pl. **ⲐⲚⲏⲮ**, **ⲠⲐⲒⲓ** « bateau », pl. **ⲔⲠⲏⲮ** remontent à une base **sani*, **ḡari*. L'emprunt néo-égyptien **ⲔⲓⲐⲙ** « mer », pl. **ⲁⲙⲁⲓⲐⲮ**, s'est rattaché à ce même type de formation.

(1) **ⲚⲏⲔ**, f. **ⲚⲏⲔ** et **ⲚⲏⲔⲔ** signifie : 1. peregrinus; 2. alienus; 3. alius, mutatus; 4. inauditus, mirus (Dillmann, *Chrestomathia Aethiopica*, 1941, p. 226). — Ces formes peuvent être lues avec *k* simple ou avec *kk* et

j'ignore laquelle de ces deux transcriptions est la bonne. L'essentiel est en tout cas l'alternance vocalique : *nak(k)īr*, f. *nak(k)ār* et *nak(k)īrt*.

§ 9. — LA FORMATION DU PLURIEL DES NOMS MASCULINS

Les noms masculins prenaient au pluriel une désinence $-ū$ (français *ou*) et non, comme l'indiquent les grammaires, une terminaison consonnantique $-w$ (vocalisée $-ěw$) ⁽¹⁾. Cette interprétation s'accorde parfaitement avec les faits connus :

a) Les graphies : cette terminaison n'est jamais écrite phonétiquement dans les textes les plus anciens, parce qu'elle était purement vocalique. Mais déjà, à la fin de l'Ancien Empire, on écrit quelquefois $-w$. Au Moyen Empire (Papyrus Westcar), les graphies avec $-w$ sont la règle. Les partisans de l'existence de la terminaison $-w$ (consonne) se voient placés devant une énigme : dans les textes les plus anciens écrits à une époque où $-w$ était, à leur avis, prononcé, ce $-w$ fait entièrement défaut. Vers la fin de l'Ancien Empire, quand il devait commencer à tomber dans la prononciation, ce $-w$ commence seulement à apparaître dans l'écriture. Au Moyen Empire, quand $-w$ n'était plus prononcé du tout, il s'écrit tout couramment.

Cette discordance disparaît si l'on présume que la terminaison était $-ū$. Il est évident que cette voyelle n'était pas écrite. Plus tard, vers la fin de l'Ancien Empire, quand les voyelles finales des mots tombaient (on peut concevoir que $\downarrow sw$, arabe *huwa*, accadien *šū*, donc probablement **suwa*, n'était plus alors que *suw* ou *su*), $-w$ pouvait servir à la fin des mots de *mater lectionis*. En moyen égyptien la terminaison $-u$ (cette fois : *u* bref) était couramment écrite par un $-w$;

b) L'expression $\left\{ \begin{array}{c} \text{—} \\ \text{—} \\ \text{—} \\ \text{—} \end{array} \right\}$ «toi-même» : cette forme signifie littéralement «tes membres», comme *e-biye-k* en bedja ⁽²⁾. Si l'on suppose une terminaison $-w$, on n'arrive pas à la forme copte (ⲉⲠⲟⲩⲛⲉⲕ), car **h'ōwěk* aurait donné ⲉⲠⲟⲩⲛ et **hā'wěk* ⲉⲠⲟⲩⲛⲉⲕ . Par contre, *hā'ū-ka* peut bien aboutir à ⲉⲠⲟⲩⲛⲉⲕ (comme *s'h'-f* «le mettre debout» s'explique par **sā'hā'ěf*);

⁽¹⁾ Vycichl, *Gab es eine Pluralendung w im Ägyptischen?* in *ZDMG* CV (1955), 261-270.

⁽²⁾ Vycichl, *Die ägyptischen Ausdrücke für «selbst»*, in *Museon* XLVI (1953), 41-44.

c) Enfin, il y a encore un argument comparatif : en haoussa, il y a une désinence $-ū$: *šekar-u* «années», *kunam-u* «scorpions». En arabe, il y a également $-ū$ qui s'ajoute au nom (*fāris-ū-n* «chevaliers» de **fāris-ū-u-n*, *u* étant une désinence casuelle) et au verbe (*uqtul-ū*, *yaqtul-ū*, *qatal-ū*);

d) Le témoignage des formes coptes : la terminaison du pluriel était tombé en copte (ϮϮϮ «vignes», ϫϫϫϫ «serments», ϫϫϫ «mois», etc.). Si ϮϮ, «bouche» et «porte», forme un pluriel Ϯϫϫϫ, il évident que cet ϫϫ ne peut pas être la terminaison du pluriel, car il n'y a aucune raison pour qu'elle se soit maintenue dans ce cas. Je pense que cet ϫϫ est un *son de transition* qui facilitait, après l'amuissement de $ː$ ⁽¹⁾ (dans **rāṣū*), le passage d'une voyelle à l'autre (*rāwū*, puis *rāwu*, et enfin *rāw*, Ϯϫϫϫ).

NOTA. — Il semble indiqué de garder la transcription $-w$: ϫϫ ϫϫ | *hrd-w* «enfants». ϫϫ ϫϫ | | | *ḡb'-w* «doigts». Dans le cas de *sn-w-y* «deux», la désinence du pluriel à été réduite à $-ww-$ (**siniwwāy*). Il est vraisemblable que $-ū$ n'est pas tombé d'un seul coup. On devra certainement envisager une première réduction vers la fin de l'Ancien Empire ($-ū$) et la chute totale plus tard, peut-être au cours du Nouvel Empire.

§ 10. — LE PLURIEL FÉMININ

Le copte a conservé quelques pluriels féminins tels que ϫϫϫϫ (S.) «cieux» (**pīwēt*), ϫϫϫϫϫ «champs» (**yaḥwēt*), etc. La terminaison $-wēt$ semble être différente de celle du sémitique (arabe $-āt$).

L'amharique possède une désinence $-ōč$ ⁽²⁾, par ex. : *bēt* «maison», pl. *bētōč* (de **baytawti*, acc. pl.). Cette forme montre que la terminaison $-āt$ du sémitique contenait un w (comme amharique *mōta* «il est mort» pour *maw[i]ta*, à côté de l'arabe *māta*).

Les formes de l'égyptien ($-w.t$) et du sémitique ($*-awat$ ou sim.) semblent reposer sur un type commun.

⁽¹⁾ J. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien*, p. 84-85.

Plurale «byētwoč», «gyētwoč», etc., in Aegyptus XXXII (1952), 491-494.

⁽²⁾ Vycichl, *Zur Herkunft der amharischen*

§ 11. — LA FORMATION DU DUEL

Le duel de l'égyptien est caractérisé par une désinence *-y*; les noms masculins prennent la terminaison *-wy* et les noms féminins se terminent par *-ty*. Les éléments *-w-* et *-t-* de ces terminaisons semblent correspondre aux désinences d'une série de noms masculins tels que *ḥfꜣ-w* « serpent », *mny-w* « berger », *šmꜣ-w* « musicien », *whm-w* « héraut », *whꜣ-w* « pêcheur », et au suffixe bien connu des noms féminins.

Cette interprétation, aujourd'hui généralement admise, appelle néanmoins quelques observations. Tout d'abord, la désinence *-w* n'était pas commune à tous les noms masculins, dont la grande majorité ne connaît pas de distinction générique (*ḥr* « face », *rꜣ* « bouche », *ls* « langue », *ynb* « mur », *whr* « chien »). Ce n'était qu'un groupe de noms, pour la plupart des *nomina agentis*, qui portaient ce *-w*. La présence de cet élément devant la désinence du duel s'expliquerait donc par une généralisation de ce suffixe. Cette interprétation n'indique pas pourquoi *-w-* paraît uniquement devant la désinence du duel, et jamais devant d'autres suffixes, par ex. devant le suffixe *-y* des adjectifs nisbés, devant les suffixes pronominaux, etc.

Toutefois, il y a encore un autre raisonnement qui ne se borne pas à démontrer le manque de fondement de l'explication traditionnelle mais nous éclaire sur l'origine de cet élément.

Il suffit de comparer les trois différents types du pluriel que connaît l'égyptien (suffixe *-n*, suffixe *-w*, préfixe *y-*) avec les formes correspondantes du singulier et du pluriel pour saisir le mécanisme du système :

TYPE DU PLURIEL	SIGNIFICATION	SINGULIER	DUEL	PLURIEL
Suffixe <i>-n</i>	« il »	<i>f</i>	<i>sn-y</i>	<i>sn</i>
Suffixe <i>-w</i>	« dieu »	<i>nčr</i>	<i>nčr-w-y</i>	<i>nčr-w</i>
Préfixe <i>-y</i>	« celui-ci »	<i>pn</i>	<i>y-pn-y</i>	<i>y-pn</i>

On voit, comme le tableau le montre, que les formes du duel sont dérivées, dans tous les trois cas, non des singuliers correspondants — ce qui aurait donné **f-y*, **nčr-y*, **pn-y* — mais des pluriels. Cette constatation peut surprendre, mais nous connaissons des analogies dans les langues sémitiques. En

arabe, on dit bien *antum-ā* «vous deux» et *hum-ā* «eux deux», dérivés des pluriels *antum* «vous» et *hum* «eux» (et non des singuliers *anta* et *huwa*). Le sud-arabique a les formes *sm-y* «eux deux» (minéen) et *hm-y* (sabéen). En français, on dit «deux rois», expression comportant le signe du pluriel (-s) et le nombre «deux».

La formation du féminin est différente : *sn.t* «sœur», mais *sn.t-y* «deux sœurs». Ceci tient probablement à l'ancienne fonction du *t* comme signe du *nomen unitatis* : le groupe *-t-y* signifiait primitivement «deux unités».

La terminaison du duel était probablement *-āyi*. En sémitique, j'ai pu isoler un élément *-āyi* ou *-āy*⁽¹⁾ et le haoussa a conservé, au moins dans le dialecte de Damageram, un duel en *-āy*.

Le nom de nombre *sn-w-y* «deux» (m.), en copte $\text{C}\text{N}\text{A}\text{Y}$ (S.) a été interprété par W. Till comme **sníwwěy*, dans ses cours à l'Université de Vienne. En partant du sémitique, qui connaît une racine *t-n-y* «deux», nous arrivons à une forme **siny-ū-āy* constituée par *siny-* (accadien *šin-āni*, arabe *šin-āni* à côté de *īn-āni*, berbère *sin*), l'élément du pluriel (*-ū-*) et la terminaison du duel (*-āy*).

Il faut supposer qu'un changement de fonction s'est opéré dans cette forme sans qu'il soit nécessaire d'intervertir l'ordre des différents éléments. **Sinyūāy* avec ses deux voyelles voisines ne correspondait pas aux habitudes articulatoires des anciens Égyptiens qui en faisaient **siníwwāy*, en substituant le groupe *yū* ou *yuw* par *iww*,

§ 12. — LES ADJECTIFS NISBÉS

L'arabe possède des adjectifs formés par une désinence *-ī* (arabe classique *-iyy*) exprimant une relation, par ex. *'arab-ī* «arabe», *mišr-ī* «égyptien», *habaš-ī* «abyssin». Ces formes existent aussi en berbère où ils sont plus diffi-

⁽¹⁾ Vycichl, *Die Deklination im Arabischen*, in *Rivista degli Studi Orientali* (Roma), XXVIII (1953), 71-78. En ce qui concerne le duel, il est vrai que *āyi* passe en arabe à *āi* (*ibqāyi* : *ibqā'i*). Mais il y avait aussi d'autres

cas : *humā* «ils» (duel) provient d'un **humāy* (sabéen *hmy*) et *ṭayr* «oiseau», *ḥayt* «mur» proviennent de **ṭāyir* «volant», **ḥāyit* «entourant».

ciles à déceler et se trouvent très fréquemment en égyptien : *nčr* « dieu » forme *nčr-y* « divin » ⁽¹⁾, *nbw* « or » forme *nby-y* « orfèvre ».

La voyelle des formes égyptiennes était *i*, comme en arabe *h̄i.t-y-f* « son cœur » donne en copte ϮⲎⲘⲚ (B.), prononcé *-htif*. Les anciennes formes en *-y-y* s'expliquent comme suit. Il s'agit de formes telles que *nabaw* « or », où l'on parlait de *naba* (sans suffixe) : *naba-y-īy*; il y a donc le premier *y* comme son de liaison (*gleitlaut*) et le deuxième *y* comme élément caractéristique de l'adjectif nisé. Très probablement, ces formes portaient encore une terminaison nominale (**naba-y-īy-u*). Les formes en *-w* se terminaient probablement en *-iwu* (issu de *i* plus *u*).

Toutes les grammaires ⁽²⁾ considèrent la particule du génitif indirect (𓂏𓂏𓂏) comme dérivé de la préposition 𓂏𓂏 (à, *datif*). Je ne pense pas que cette explication soit juste. Nous savons que la préposition était prononcé **nī* avec *i* long (copte Ⲡⲏⲧⲏⲓ, de **nī-čunū* « à vous ») tandis que la particule 𓂏𓂏𓂏 avait un *i* bref, comme il ressort de 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏 « métal du ciel, fer », en copte ⲘⲎⲏⲏⲏⲎⲎⲎⲎ. On voit que les voyelles ne sont pas les mêmes (i : i). De plus, il n'y a aucune langue chamito-sémitique qui forme son génitif à l'aide d'un adjectif nisé d'une préposition. La particule 𓂏𓂏𓂏, f. 𓂏𓂏𓂏 est certainement d'origine démonstrative comme *d* en araméen (ou en arabe marocain) ou *n* en berbère.

§ 13. — LA FONCTION PRIMITIVE DES DÉSIGNANCES NOMINALES

En égyptien, comme dans les langues sémitiques et en berbère, le génitif (la *differentia specifica*) se place après le *nomen regens* : *nb p.t* « seigneur du ciel », *nb.t pr* « maîtresse de maison ». C'est la position que nous connaissons en arabe (*rasūl Allah* « de prophète de Dieu ») et dans d'autres langues (malais : *ayer laut* « eau de mer »). Aussi les pronoms suffixes peuvent être

⁽¹⁾ Vycichl, *Bau und Ursprung der ägyptischen Nisbe*, in *WZKM* 1936.

⁽²⁾ Gardiner, *Egyptian Grammar* § 86 : *genetival adjective* 𓂏𓂏 *ny* « belonging to », a derivative in *-y* (§ 79) from the preposition. De Buck, *Grammaire égyptienne* (1952), § 41 : *adjectif nj, nj.t, note 1* : nisé (dérivation

adjective voir § 48) de la préposition 𓂏𓂏 (§ 191) *signifiait donc proprement* « qui est dirigé vers », « qui est en rapport avec ». G. Lefebvre, *Grammaire de l'égyptien classique* (1955), § 182 : *l'adjectif ny qui dérive de la préposition n* « à », « de » *et signifie* « appartenant à ».

considérés comme noms, car *nb-f* «son seigneur» est le «seigneur de lui». Au point de vue grammatical, il n'y a aucune distinction entre *nb p. t* et *nb-f* : c'est nous, les Européens, qui avons mis le tiret.

Tout autre est le cas des désinences nominales telles que nous les retrouvons dans *nčr-y* «divin», *nčr. t* «déesse», *nčr-ū* «dieux», *nčr-w-y* «deux dieux», etc. Pour déceler la signification primitive de ces formations, nous attribuons à chaque élément un sens concret. Il est alors évident que ces formes n'ont jamais pu signifier «*dieu de celui*», «*dieu de femme*», «*dieu de multitude*», «*dieu du paire*», etc., mais tout au contraire «*celui de dieu*», «*femme de dieu*», «*multitude de dieu*», «*paire de dieux*», etc. Il se peut que la signification réelle de ces éléments n'ait pas été, dans tous les cas, exactement celle que nous venons de leur assigner et peu importe. L'essentiel est le fait que nous nous trouvons ici en présence d'une construction où le génitif, la *differentia specifica* est placé devant le *nomen regens*, comme c'est le cas dans les langues indo-européennes, dans les langues du Caucase et en basque.

Ce sont les vestiges d'une couche pré-chamito-sémitique.

§ 14. — LES PRONOMS SUFFIXES

Les pronoms suffixes de l'égyptien ⁽¹⁾ montrent de nombreuses analogies avec les formes correspondantes d'autres langues chamito-sémitiques. Le tableau suivant comprend les formes du haoussa (British Nigeria), du berbère (chleuh du Sud-Est marocain), de l'égyptien, du bedja (entre la vallée du Nil et la Mer Rouge), de l'arabe classique et de l'accadien :

	HAOUSSA	BERBÈRE	ÉGYPTIEN	BEDJA	ARABE	ACCADIEN
Sg. 1 ^{re} . . .	[ni]	i	*i	i	i	i
2 ^e m .	ka	k	*ka	k(a)	ka	kā
2 ^e f . .	ki	[m]	*či	k(i)	ki	kī
3 ^e m .	sa	s	[*f ^v]	s	hu	šū
3 ^e f . .	[ta]	s	*sa	s	hā	šā
Pl. 1 ^{re} . . .	[mu]	ně[ǧ]	*na	n(a)	nā	nī
2 ^e	ku	kwěn	*čunū	kna	kum	kunū
3 ^e	su	sěn	*sunū	sna	hum	šunū

⁽¹⁾ Vycichl, *Die ägyptischen Pronominal-Endungen*, dans *Museon* LXVI (1953), 381-389.

OBSERVATIONS. — La forme *ni* du haoussa est objective. En berbère, la désinence *-i* de la 1^{re} personne singulier ne survit que dans quelques formes prépositionales (*gēr-i* «chez moi»); *m* est mis pour *kēm* «toi, te», f., comp. en égyptien *km, ċm*; *kwēn* et *sēn* remontent à **kun, *sun*; les formes féminines sont *kwēnt, sēnt* : ce sont des formes objectives. En égyptien, la voyelle de *~ f̣* reste obscure; les 2^e et 3^e personnes du pluriel avaient, à une certaine date, des formes spéciales pour le masculin et le féminin, comme le berbère et le sémitique, arabe : *kum* : *kunna* et *hum* : *hunna*, accadien : *kunū* : *kinā* et *šunū* : *šinā*. — Les formes de la 2^e personne de l'égyptien sont instructives. Elles montrent la palatalisation (*ċi, ċunu* pour *ki, kunu*) et le maintien de la consonne *k* devant *a*, comme c'est aussi le cas dans *k̄m* «vigne» : arabe *karm*. Toutefois, la palatalisation n'avait pas lieu dans la terminaison de la 1^{re} personne du singulier, au pseudoparticipe (*-ko* ou *-ku*) correspondant à *-ku* (accadien, éthiopien) ou *-ko* (certains dialectes du Yaman : *daḥal-ko* «je suis entré»).

§ 15. — L'ORIGINE DE LA CONJUGAISON *sġm-f*


Cette conjugaison est une innovation de l'égyptien et c'est la raison pour laquelle il est difficile de retrouver ses origines. Trois explications ont été avancées jusqu'à présent :

- a) Comme participe actif : *sġm-f* signifie «écoutant est-il» ou «il écoute»;
- b) Comme participe passif : *sġm-f* signifie «son écouté est» ou «il écoute»;
- c) Comme nom verbal : *sġm-f* signifie «son écouter est, soit» ou «il écoute».

On dit aussi en arabe : *ḍarb-o šadīd* «il frappe fort», littéralement «sa frappe est forte». Il semble difficile d'adopter les solutions *a* et *b* car, dans ces cas, on devrait s'attendre à des formes telles que **sġm.t-s* «elle écoute», littéralement «écoutante est elle» ou *sġm-w-f* «il écoute (ses paroles)», littéralement «ses écoutés sont (ses paroles)». On sait à quel point les Égyptiens de l'ancienne époque observaient l'accord des participes (*yḥ.t nb.t nfr.t 'nh.t nċr ym*).

§ 16. — LES VERBES BILITÈRES

L'égyptien connaît une multitude de verbes à deux consonnes : *hr* «tomber», *tm* «être complet», *yp* «compter». Cette classe fait défaut dans les langues sémitiques. Toutefois, certains de ces verbes se rattachent à des verbes sémitiques, par ex. *hr* ne doit pas être séparé de l'arabe *ḥarr* «tomber, se prosterner» et *tm* est *tamm* «terminer, être terminé». Peut-être disait-on aussi **yapp* «compter».

Le verbe  *sq* «périr» a conservé en copte un causatif $\tau\lambda\kappa\omicron\text{-}\varphi$ dont l' λ est expliqué comme résidu du *s*. Or, cette consonne tombe en syllabe non accentuée (*km-y* «jardinier», *ḥst-y-f* «son cœur» : $\sigma\mu\epsilon$, $\gamma\tau\eta\varphi$ et non **cámé*, **ḥatēf*) et il vaut mieux, à mon avis, interpréter cette forme comme étant issue de **iaqq-á-f*. On aurait donc **iaqq*, comme **ḥarr*, **tamm*.

Ces verbes forment une classe distincte de celle du type *wnn* «être», *wrr* «être grand», *kmm* «être noir».

§ 17. — LES VERBES FRÉQUENTATIFS

Les langues sémitiques d'Éthiopie possèdent un thème fréquentatif du verbe désignant une action répétée. En amharique, *laqqama* signifie : «il a ramassé» et *laqāqqama* «il a ramassé (un peu) par-ci et par-là» (impératifs : *lēqam*, *laqāqēm*). Cette formation est attesté en sud-arabique *w-ʿlly w-zwwr*, c'est-à-dire *wa ʿalālaya wa zawāwara* (M. Höfner, *Altsüdarabische Grammatik*, § 72).

La même formation existe en berbère : touareg *ēfrēḍ* «brouter» et *fēru-rēḍ* «brouter en prenant une bouchée ici, une bouchée là», kabyle *brurēq* «briller» (par éclats rapides), *ḥnunēf* «se traîner par terre», *qḍudēḥ* «être coupé en petits morceaux».

Il semble que l'égyptien ait également connu cette formation, car les noms tels que *ynnk*, nom d'une plante, *ššk*, nom d'un dieu, *nssq*, nom d'une maladie, *zššn* «lotus» (en copte $\omega\omega\omega\bar{\eta}$ de **zššāšēn*) ont certainement rapport avec des thèmes verbaux du type **yanānek*, etc. Quelques-uns de ces thèmes survivent effectivement en copte comme $\chi\lambda\lambda\epsilon$ (A₂) «dispenser», $\omega\sigma\lambda\sigma\epsilon$ (A₂) «battre» et * $\pi\lambda\lambda\epsilon$ (A₂) (signification inconnue),

stat. pron. ΠΑΛΛΩΩ⁽¹⁾, contre ΧΩΩΡΕ (S.), ΩΩΩΕ (S.). Aussi le qualificatif ΣΜΑΜΑΛΛΥ (S.) «bénit» ne se rattache pas directement à ΣΜΟΥ (S.) «bénir» (𓆎𓆏𓆑 s-m'), mais à une forme fréquentative de la Basse Époque (*smm' ou sim.). On peut donc conclure que l'égyptien possédait également ces formes, au moins dans la langue profane.

§ 18. — L'ÉTYMOLOGIE DU VERBE 𓆎𓆏𓆑 *mry* «AIMER»

C'est un fait connu que certains verbes sémitiques II *ae. inf.* (verbes concaves) figurent, en égyptien, dans la classe des verbes *ult. inf.* (arabe *lwb* «avoir soif» : *yby*, hébreu *'wp* «voler» : *'py* d'où **appāpo* «Apophis», le «dragon volant»). On peut se demander si le verbe égyptien *mry* «aimer» n'appartient pas à la même catégorie.

En effet, nous trouvons en arabe, non un verbe *mwr* ou *myr* qu'on pourrait rapprocher de *mry*, mais un *rwm* «désirer» qui aurait pu donner *rmy* en égyptien. Pour arriver à *mry*, il faut supposer une métathèse *rmy* : *mry*.

Nous savons que des métathèses existent. De plus, il est connu que les métathèses se produisent très fréquemment entre liquides (*m* : *r*). Enfin, les métathèses ne constituent pas des phénomènes isolés dans une langue mais ils y apparaissent en groupes. Ainsi, on dit à Louxor tout couramment *ma-rāliya* pour *malaria* et *bakarōliya* pour *baccalauréat*

L'étymologie sémitique proposée pour *mry* «aimer» n'est donc jusqu'à présent qu'une *possibilité*. Pour en tirer une certitude il faut que nous puissions prouver qu'en égyptien a existé une tendance (qui n'était d'ailleurs pas nécessairement absolue), selon laquelle la séquence *r-m* était remplacée par *m-r*.

§ 19. — L'ÉTYMOLOGIE DU MOT 𓆎𓆏𓆑 𓆎𓆏𓆑 *mr* DÉSIGNANT LA PYRAMIDE

La métathèse *rm* : *mr*, postulée dans le paragraphe précédent, se trouve confirmée par un deuxième cas. Celui-ci explique l'origine et la signification

⁽¹⁾ Ces formes se trouvent dans H. J. Potosky, *Sammlung Chester Beatty I*, in *Manichäische Handschriften der Homilien*, 1934.

primitive du mot $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ *mr* «pyramide», longtemps considéré comme une expression isolée dans la langue égyptienne.

L'arabe classique connaît un mot *mair* ou *mēr* qui signifie : a) «surplus, surcroît, addition, supplément», par ex. ce qu'on ajoute tout en haut du dos d'une bête de somme, par-dessus la charge partagée en deux sacoches ou paquets pendants de chaque côté; b) «colline, tertre»; c) «tombeau, sépulcre»; d) «degré, marche (d'un escalier)» et une expression apparentée *rīm* signifiant «tombeau, sépulcre» (A. de Biberstein-Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, Paris 1860, vol. I, p. 964-965). L'hébreu connaît *rām*, *yārūm* «être haut», *rāmā* «hauteur», *r-y-m* signifie «haut» en sud-arabique.

En appliquant la métathèse à *raim*, *rēm* ou *rīm*, nous obtenons, en égyptien, $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ *rm* «pyramide» qui n'est qu'un «surplus», un «amas (de pierres)», une «colline (artificielle)», un «tombeau» et un «sépulcre» construit en pierre et de dimensions gigantesques. On voit que l'étymologie *rw̄m* : *mry* du paragraphe précédent peut être acceptée sans hésitation.

NOTA. — Un troisième cas de la métathèse *rm* : *mr* est attesté dans un emprunt néo-égyptien, *mrh* «lance» provenant du sémitique (hébreu *romah*, arabe *rumh*). Ce mot survit en copte ⲙⲉⲣⲉⲕ (S.) (W. Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch*, Heidelberg 1921, p. 64). Il est bien entendu qu'il existe de nombreux cas en égyptien où la métathèse *rm* : *mr* n'a pas eu lieu. La métathèse s'opérait probablement dans une région limitée, et la langue officielle n'en a conservé que certaines formes (*Le Museon* LXXI, 1958, 149-52).

§ 20. — LES TRENTE TEMPLES DU ROI FA:AWNDJIYOUS ⁽¹⁾

L'étude du problème que posent les trente temples construits à Memphis par le roi *Fa:awndjiyous* a été choisie pour terminer cet exposé de phonétique et de grammaire parce qu'elle illustre bien la portée générale des considérations linguistiques, même lorsqu'il s'agit surtout d'archéologie ou d'histoire.

Le roi *Fa:awndjiyous* figure dans la chronique de *Yohannes Madabbar*,

⁽¹⁾ Vycichl, *Qui était Fa:awngiyus ?* in *Annales d'Éthiopie* II (1956), 181-185.

évêque copte de *Nikiou* qui était contemporain de la conquête arabe. L'œuvre de ce dernier est conservée dans une traduction éthiopienne (*gezez*) dont la Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire. Le roi *Fa:awndjiyous*, qui adore le soleil et ferme les temples des autres dieux est un personnage complexe, dans lequel se fondent des traits de plusieurs rois. Le fait d'avoir construit trente temples dans la ville de Memphis n'est rapporté, du moins à ma connaissance, par aucun autre écrivain. Tout le problème a été traité plus largement dans les *Annales d'Éthiopie* (II, 181-185) et c'est pourquoi je me contente ici de ne citer que brièvement les faits à comparer.

L'historien arabe *Maqrīzi* nous a transmis quelques renseignements sur la ville de Memphis qui ne semblent pas être sans rapport avec le récit de *Yohannes Madabbar*. Le roi *Baiṣar* habitait Memphis avec trente personnes; cette ville s'appelait aussi *Māfa*. Le roi *Menqāwuš* fonde Memphis pour ses trente filles. Quatre princes égyptiens, *Qobṭīm*, *Ašmoun*, *Atrīb* et *Šā* construisent la ville de Memphis pour y habiter, en tout trente personnes; cette ville s'appelait aussi *Nāfat* qui signifie « trente » dans leur langue (ومعناها ثلاثون بلغتهم).

On peut se demander quel était le but de tous ces faits rapportés par *Maqrīzi* dont aucun ne repose sur un fondement historique. Il s'agit seulement, tout compte fait, d'établir une relation entre la ville de Memphis et le nombre « trente » :

I	II	III	IV	V	VI
AUTEUR	ROI	NOMBRE	ÉLÉMENTS	VILLE	REMARQUE
Y. Madabbar	<i>Fa:awndjiyous</i>	trente	temples	Memphis	néant
Maqrīzi	<i>Baiṣar</i>	trente	personnes	Memphis	<i>Māfa</i>
Maqrīzi	<i>Menqāwuš</i>	trente	filles	Memphis	néant
Maqrīzi	4 princes	trente	gens	Memphis	<i>Nāfat</i> = 30

On voit que seules les troisième et cinquième colonnes du tableau concordent (« trente » et « Memphis »). Les deux remarques sur le nom de la ville — *Māfa* et *Nāfat* — nous apprennent qu'il s'agissait (dans tous les quatre cas) d'un rapprochement du nom $\text{MH}\text{C}\text{I}$ (prononcé **Māfi*) et de f. * $\text{M}\text{A}\text{B}\text{I}$ (B.)

